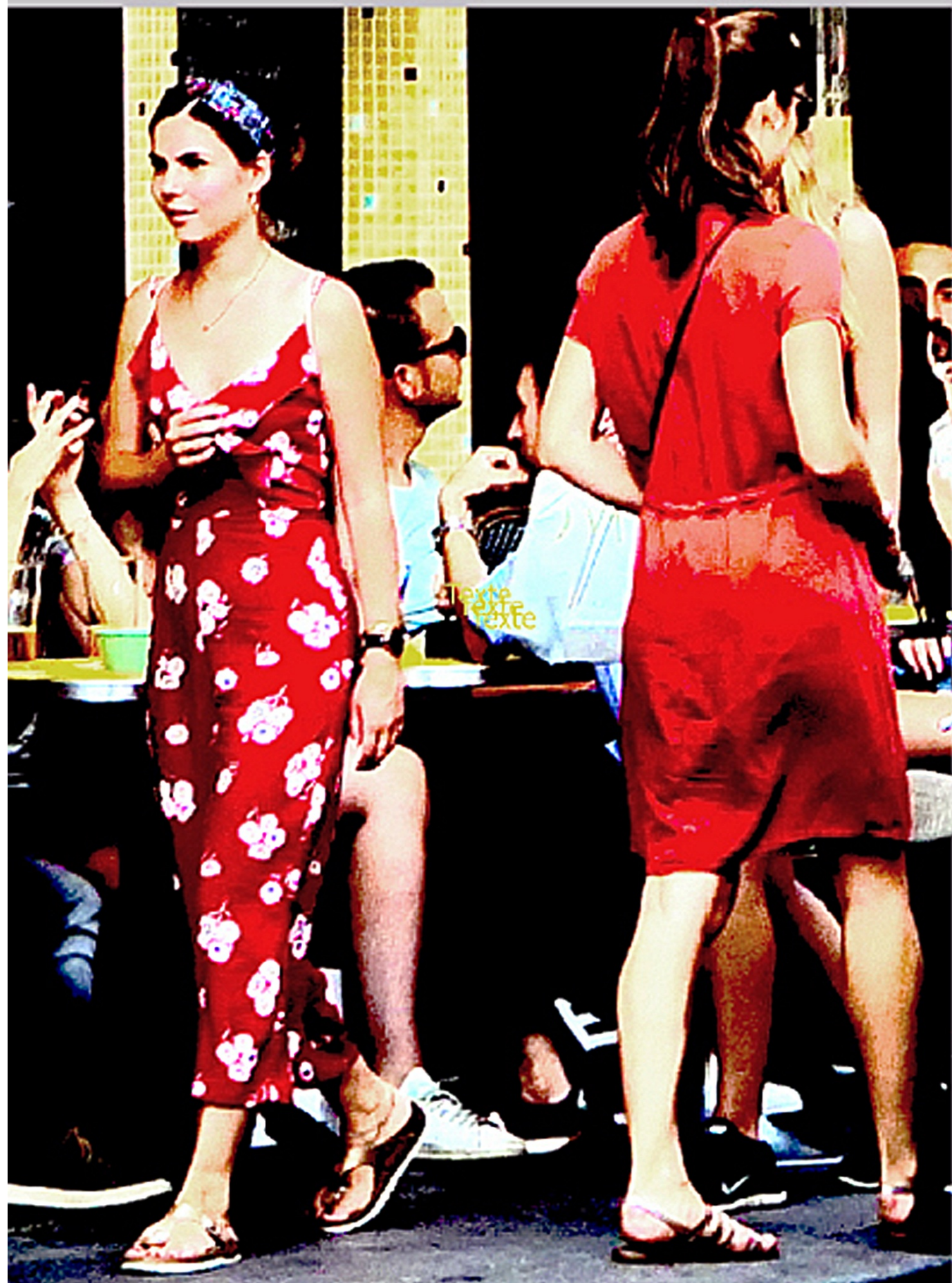


François MONTAGNON

NOS AMITIÉS 89



François Montagnon

Nos Amitiés 89

© François Montagnon, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-1107-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À celles qui m'ont suivi contre vents et marées avec courage, de près ou de loin, longue vie.

La passagère de Modane

À du vague à l'âme

Elle rentre par le train de première

Retrouver son calvaire

Elle traîne son sac Sherpa

Venue des montagnes enneigées

Sa poitrine haute et nue

Balance de gauche à droite sous son pull

Elle écoute tout en chantant

Ses morceaux préférés

Le regard tantôt sur lui

Elle se pose des questions sur sa vie

La passagère de Modane

L'observe vingt ans trop tard

Ses grands yeux noirs sur lui

Le train était passé

Mais elle a compris

Elle le voit sans un mot

En descendant sur le quai

Partir et s'effacer

Noyé dans la foule

Sa jeunesse oubliera vite

Son gros sac

Nue sous son pull grège

Juin 1989

C'était l'année de leur Baccalauréat pour Hélène et Olivier, le début des belles années... Je veux dire qu'ils en sortaient, celles assez éprouvantes pour aller vers l'âge adulte. Elle semblait touchée par la grâce qui émanait autour, en apparence nimbée d'un voile qu'Olivier percevait. La peau d'Hélène était aussi blanche qu'un cierge, ses grands yeux bleus d'agate imploraient à la « Candy », — dessin d'animation japonaise de leur jeunesse — des cheveux blonds vénitiens, elle tenait cette origine italienne de sa mère.

Ce fut leur vraie rencontre, bien qu'ils se connaissent indirectement, deux poètes lâchés dans la nature, la soif de connaître tournée vers le ciel et l'horizon.

Ils avaient en commun un étiolement enfoui, une langueur profonde et partageaient ce désir de légèreté. L'humour les rassemblait, ils étaient faits l'un pour l'autre, ne le savaient pas, ne le surent à aucun moment, c'était pourtant écrit dans leur gestuelle. Mais l'ignoraient et tous les jeunes de leur âge aussi.

S'il y eut souffrances d'avant, celles endurées chacun à leur manière, ils n'en parlèrent pour ainsi dire pas, le sourire les liait. Elle était de très loin plus attrayante que lui ne l'était, il avait pourtant quelque chose de si particulier, d'assez unique, une étrangeté. Il paraissait hors de toute contingence habituelle.

Après leur Bac, ils se destinaient vaguement vers des études, surtout de quitter la cellule familiale était essentiel, elle allait étudier les langues à Jussieu tandis que lui irait s'instruire en chinois et les Arts à la Sorbonne. Elle était déjà très douée dans les langues et en parlait plusieurs, lui ne le savait pas, trois ou quatre ?

Ils naviguaient, oreiller de ouate imbibé de parfum recherché, leurs journées furent ensoleillées, c'était un bel été de 1989 et tout viendrait avec son cortège. Une rencontre de jeunesse, la vie.

On écoutait en boucle cet album de Maxime le Forestier, « Né quelque part » particulièrement le morceau *Frisson d'avril* ou bien *Bruxelles, Nogent-sur-Marne* de Dick Annegarn et « Royaume de Siam » de Manset. C'était le début

du dit Lecteur Laser, il en avait un chez lui, et montait le son pour écouter le Mozart du moment, « Amadeus », on détaillait en même temps de le voir tourner à travers le plexiglas, magnétisé l'arc-en-ciel se dessinait verticalement rappelait la pochette des Pink-Floyd, *The dark side of the moon* et le solo de guitare de *Wish you were here* ?, le type en flammes et le majestueux « The Wall » enregistré en partie au château de Miraval, c'était aussi Neil Young « Harvest », et puis Tom Waits mâchonnait l'affliction de vivre de sa voix inimitable, enfin pas trop !

Il se délectait de son rire d'enfant cristallin aussi léger qu'une source fraîche de montagne, on se figurait voir les papillons voler autour de ses yeux, quand ces deux porcelaines bleues le fixaient, plus un cil ne bougeait du visage d'Olivier, il était figé, dans un autre monde, prêt à tout simultanément. Olivier ne savait quoi faire que de balancer une grosse blague imbécile, discourir à vide de sujets saugrenues, meubler de la gêne, mais l'envie de rester avec elle par tous les moyens quelques minutes de plus et cette chaleur spéciale qui fuyait jusque dans les pieds, ils auraient pu agrémenter tout ceci sur fond musical du moment, il fût décor pour toujours de leurs couleurs bariolées, envoûté par la chère Hélène, il happait les mots qui traversait son esprit, tournaient dans sa bouche, gouleyant si vite du poète pur en action, il n'avait lu ni Goethe ni Rilke pourtant ou si mal, c'était plutôt un lecteur de Kafka, peu reluisant pour sa jeunesse, une purge malade déjà dans la pente à ne pas conseiller aux êtres trop délicats, chauve-souris des sens, drôle d'idées de fréquenter ces enfers là, à la vingtaine de toutes les promesses et la détermination qu'on lui associe par désordre, il y recelait tout de même une certaine vérité. Elle avait cependant, à l'image de toutes celles de sa génération, les années 80's, plus d'avance que lui en matière de garçons, déjà elle sortait avec des plus âgés possédant voitures et tout le système économique, une fois, il lui avait écrit cela violemment, ce fut un clash, elle ne comprenait pas cette agression, il n'y avait uniquement de la jalousie de sa part, elle ne pouvait supporter cette étroitesse d'esprit. De voir ce bellâtre débarquer avec sa « dodoche » bordeaux et noir, le look du type sympa en apparence de façon universelle, un sabre le transperçait de pare en pare. Une certaine paranoïa l'envahissait, il devait laisser passer sans se lancer dans une campagne destructrice. Il n'avait que son vélo, un Gitane bleu acier à cinq vitesses et doubles commandes de freins et son porte-bagages. Il ne pouvait pas grand-chose pour la sortir ailleurs de cette municipalité enclavée dans les bois.

Mais, il tentait sa chance, sa jeunesse ferait le reste et pourquoi pas une étoile venue le secourir à ce moment. Lui, s'identifiait vraiment comme un minable par l'inspection que lui portaient les autres garçons, il fallait entendre dans les vestiaires pour comprendre la nature des tensions entre eux. Tout se situait au bas de la ceinture et les demoiselles naïves pensaient tomber sur Le grand poète romantique !

Cette dévalorisation, il la vivait très bien, il n'avait pas de complexes, curieux de tout il aimait la discussion, les joutes verbales sauf du Football, il exécrait une allergie viscérale, malgré tout la démonstration portait ses fruits, lui insufflait du doute quant à sa chance auprès des douces et de sa légitimité, plutôt qu'au Marlon Brando local ayant une autoroute et c'était bien normal selon les critères à cet âge.. Il y avait aussi les deux sœurs d'origines danoises d'une élégance parfaite Ingrid et Raphaël Nielsen, jamais il n'osa franchement tenter sa chance, pourtant il fut dans la classe de l'une et de l'autre à cause de son redoublement. On pouvait le nommer sac d'os, il fallait vraiment être pitoyable pour bien le prendre, il serrait les dents et souriait à ces imbéciles, il n'allait pas plus loin. De fil en aiguille s'insinuait un doute, la probabilité, cette chance de connaître l'amour, en aurait-il le droit tout simplement ? Car d'après l'attitude d'un entourage de collègues scolaire, tout était dans le muscle. Il existait, d'après le discours des adolescentes une sorte de « Marché » quasi officiel, avec ses valeurs sûres et opportunités et puis les rejetés.

– Hélène, je passe devant chez toi, et l'on ira ensemble au magasin !

– D'accord Olivier.

Elle habitait à l'orée du bois, il n'y avait pas nécessité de donner l'adresse dans cette verte banlieue chacun se connaissait par ouï-dire, c'était un problème pour les liaisons tout se savait très vite. Et cette aspiration d'anonymat, ce désir de discrétion absolue a forgé le caractère d'Olivier de ne pas se montrer.

Depuis des années déjà, il avait remarqué les deux sœurs de caractères différents, elles se complétaient égales à de fausses jumelles. L'une était forte, une brune que nul ne pouvait démolir, une combattante sans peur, Gaëlle un roc de granite aussi brillante en sport que dans toutes les disciplines. Sa séduction à l'Italienne, Sophia Loren, or elle était plutôt hippie décontractée, les idées larges avec une soif d'expériences et d'inattendu, de voyages plus tard, d'aventurière

en somme, elle n'avait pas froid aux yeux.

Néanmoins, il préféra les cœurs capricieux, vibrants, un peu blessés, les gracieuses des romans du XIXe, le mystère au bord des étangs du « Grand Meaulnes », l'auteur Alain Fournier, élève à Lakanal dans le même prestigieux lycée du père d'Olivier. Elle adorait Apollinaire, un atout charme, ce mélange d'anéantissement et d'espoir de ses vers, il y avait chez elle une attente très forte dont on ne sait quelle allégresse pour la sortir de son épouvantable neurasthénie.

Lorsque son sang se mettait à bouillir, on lui surprenait des plaques rosées sur son cou d'albâtre, elle eut tenté un suicide une fois, ils ne l'évoquèrent pas, segredo partagé sans le dire, ce silence était un commun accord, ils étaient de même sensibilité à fleur de peau, seule la trace sur son poignet témoignerait à vie, une petite ligne rose, pour lui aussi traversé de deux énormes cicatrices sur ses côtes décharnées, guerre particulière menée peu de temps avant, les avait réunis dans toute leur innocence, une blancheur émanait d'eux, on eut dit qu'ils étaient des anges.

Dernièrement, sur le pré où paissaient jadis des vaches et moutons, c'était élevé une ZUP : Zone à Urbaniser en Priorité ou zut ! L'épelait si bien la mère d'Olivier. Cette horrible chose dévalorisait la vallée tout entière et se produisait en dominos dans toutes les banlieues parisiennes voisines épargnées héroïquement par la démographie et le bétonnage massif, elle vit arriver ses nouveaux habitants de guingois et le mal engendré par le développement. Ces banlieues verdoyantes, innocentes, transformées par des routes en tous sens et échangeurs d'une laideur à la hauteur de l'ensevelissement... Le seul point positif rémanent, c'est qu'elles généraient de petits jobs par milliers, juste le bon moment pour les deux tourtereaux de ficelle. Le hasard décidait pour eux, il fallait qu'ils se rencontrent, équivalents à ce que l'histoire sainte la raconte entre elle et lui. Chacun auscultait le roman à sa manière, cette trace indélébile allait les poursuivre des dizaines d'années après par téléphone pour évoquer de sombres moments, le timbre de sa voix était inchangé, l'émotion s'emparait de lui immédiatement, de quelle manière étaient-ils parvenus à cet état initial exactement comme à l'époque de l'été 89, de leurs amitiés, avec quel stratagème les sentiments se portaient-ils l'un pour l'autre, ils étaient restés naïfs et candides depuis les origines et de leurs bouclettes d'éternité.

Tout se décida en un éclair, nul ne détecta le moment où ils franchirent le seuil. Enfin, un magistral rai de soleil printanier, les jours s'enchaînaient naturellement empli de gaieté et la sève de jeunesse, célébration des vingt-ans, la simplicité, la passion de chaque mot dit et retenu, mâchonné jusqu'au lendemain.

Il se mit à lui écrire d'interminables lettres bien qu'il put les lui donner en mains propres, il les postait directement dans sa boîte devant chez elle, en voleur s'enfuyait, il attendait fébrilement une réponse le lendemain, parfois aucune, elle avait le don de réfléchir longuement, de laisser trop de silence, que pensait-elle alors, en avait-il trop dit ou pas assez, était-il à côté de la plaque, se trompait-il sur ses sentiments ? Il était assailli par d'innombrables problèmes.

Et quand elle parlait, tout devenait si simple, elle le désarmait, si bien qu'il avait honte de s'être emporté, enfin avait-elle bien lu ? Et tout recommençait dans sa tête, il repartait à zéro en boucle numérique sans fin, la touche magique « Shuffle » des premiers cédéroms (Compact Disc —Read Only Memory).

Il y avait le téléphone, c'était autre chose, on raccrochait sans trop savoir ce qui s'était passé, il était impossible d'enregistrer les conversations pour les réécouter, toutefois, auraient-elles été significatives ?

Ils étaient minés tous les deux par une timidité redoutable, cet handicap aurait pu tout faire capoter, deux introvertis ensemble ne donnent peu de très bons résultats, ils se surpassaient quand même et elle riait, alors tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Il y eut ce jour où usant de stratégies, ils pénétrèrent par la fenêtre de leur ancienne école primaire pour y contempler les bancs sur lesquels ils s'assirent des années auparavant, ils jouèrent le jeu du :

– Tu étais où ?

– Assise là évidemment, une très bonne élève mon cher Olivier !

Ils avaient entre eux dès le départ cette promiscuité langagière et imagée, la vantardise outrancière en faisait leur lit au second degré.

Il la revoyait sur cette photo de classe, une mignonne de « La petite maison dans la prairie » série mythique, sans doute la plus jeune « Laura Ingalls », elles auraient pu s'identifier à ce couple de sœurs. Dans une petite robe grisée de dentelles, un tantinet vieillot, le visage effacé, impeccable, gentil, debout dans